

LITTÉRATURE.

DE LA LITTÉRATURE

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD.

(Le chant de poète n'a guère du prix quand il ne jaillit pas du fond du cœur.)

La parole humaine, ou, s'il fallait nous exprimer métaphysiquement, le verbe, sera toujours le vrai lien des nations. L'homme qui parle votre langue est votre frère. Jamais le Canada qui parle français ne cessera d'être Français; jamais la tradition espagnole ne cessera de hanter les républiques du Mexique et du Pérou; vingt guerres de l'indépendance n'empêcheraient pas les États-Unis de rester Anglais et puritains. La chaîne intellectuelle et magique des hommes entre eux, c'est la parole. Quittez votre pays pour deux années seulement, et que, sous la glace polaire ou l'ardeur du tropique, vous entendiez l'accent national, un mot, un seul; le *buon giorno* des Italiens, le *welcome* des Anglais, le *bonjour* de la France; le tressaillement de votre cœur vous dira que la patrie est dans le langage plus que dans le sol. La communauté de l'idiome représente la communauté des intérêts. La parole! la parole! elle est plus que la force, que l'espace et le temps; c'est la pensée devenue palpable.

Jamais les colonies qui ont emprunté leur dialecte à une contrée-mère déjà civilisée, n'ont eu de littérature propre. Asservies, revoltées ou émancipées, le langage les enchaîne éternellement à la métropole ancienne. Pour s'isoler un peu de l'Angleterre, l'Écosse a été forcée d'employer un dialecte de l'anglais; encore n'a-t-elle créé qu'une nuance diverse de la même littérature. Une colonie voit-elle naître un grand écrivain? aussitôt il va se confondre avec les célébrités de la métropole. Parmi les poètes assez nombreux que le Mexique a produits, un seul homme de génie s'est montré, Alarcon: phrase, pensée, images, tout en lui est espagnol; l'instrument dont il se servait, rebelle à tout autre usage, ne voulait reproduire que le genre de l'Espagne. Rien de mexicain chez Alarcon, dramaturge admirable, oublié, bien supérieur, selon nous, à Lope de Vega, et dont la demi-obscurité est une de ces injustices littéraires que le temps répare quelquefois.

Les États-Unis sont donc anglais: ils n'ont point de littérature spéciale. Ce grand peuple, cette république

fractionnée en vingt républiques, et qui en produira mille dans un espace de temps donné; cette nouvelle Europe, ce rajaillement de toutes les destinées du monde vieilli, ce modèle et cette expérience gigantesque; n'avoir point de littérature! Non; une société si inouïe, si peu semblable à tout ce qui a vécu n'a pu trouver une voix, une expression solennelles, indigènes! *Finimore Cooper* et *Washington Irving* sont tout Anglais: l'un copie Addison; l'autre se modèle sur Walter Scott.

Il y d'autres raisons pour que la littérature manque à l'Union américaine. La première, la voici: les États-Unis ne sont point une société. On sait l'origine des États-Unis. Des sectaires gênés en Europe, passèrent dans l'Amérique du Nord, où ils étaient sûrs d'être à l'aise; des aventuriers en firent autant, et semèrent ces magnifiques déserts de colonies, imperceptibles germes de nations. Les indigènes, repoussés pied à pied dans les bois et les savanes, disparurent presque entièrement, sans avoir mêlé leur nationalité à l'établissement des vainqueurs, et le génie sauvage ne porta point sa vigoureuse sève dans l'esprit européen.

Voici donc deux faits bien remarquables:

D'abord les indigènes s'anéantissent, et avec eux cet ordre particulier d'idées et de sentimens, qui naît de l'affinité d'une classe d'hommes avec un sol et un climat, et imprime aux mœurs, aux lois, à la parole, un caractère ineffaçable. Puis, l'incohérence des établissemens européens des États-Unis, les oppositions de loi, d'habitude, de langage, affaiblissent encore le caractère social de ce ramas d'hommes, que l'extinction graduelle de la race indigène privait déjà d'un grand moyen d'union. On sourit en songeant à la figure que durent faire ces Hollandais, ces Allemands, ces Français, que tant de causes et tant de hasards faisaient tomber sur les terres vierges du Nouveau-Monde. On les voit, sous leurs accoutremens bizarres, au milieu de leurs pins équarris et de leurs pierres mal taillées, contrastant, par leur gaucherie et leurs grossières tentatives, avec la majesté des lieux qu'ils se permettaient d'habiter. Supposez qu'un poète alors, un vrai poète incertain, las d'avoir lutté à Londres ou Paris, s'avisât de quitter la plume pour la pioche et la hache, et de sacrifier l'espérance de l'hôpital à l'envie de voir la Virginie ou le Massachusetts. En arrivant dans ce monde immense, dans un monde rempli de Dieu et de poésie sans nom, il contemple de ses yeux les sauvages fuyant de forêt en forêt, chargés des os de leurs pères, et disant adieu à leur sol. Ne comprend-il pas qu'ils emportent avec eux la poésie américaine, et que les bûcherons, les serruriers, les menuisiers, qui vont leur succéder, n'auront aucune inspiration à transmettre aux générations futures?

Dès que les colonies s'affermirent en Amérique, les idées positives s'y développèrent et y dominèrent. La